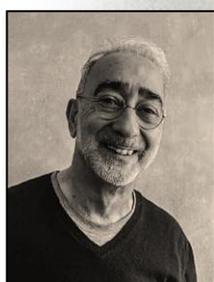




## FARHAD OSTOVANI : le goût de l'horizon



**FARHAD OSTOVANI** est un dessinateur et peintre iranien, né en 1950 dans le nord du pays, près de la mer Caspienne, exilé, installé en France depuis les années 70.

Très tôt, le jeune garçon montre une prédilection pour le dessin, encouragé par sa famille qui s'intéresse de près à l'art. Il suivra des cours après l'école avant de s'inscrire aux Beaux-arts de Téhéran, puis de parfaire sa formation en France et à Rome.

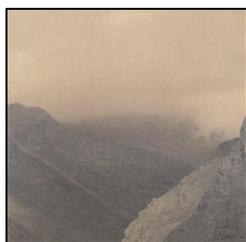
Le départ de toute sa famille en exil est une déchirure terrible.

Ses motifs de prédilection puisent directement dans la nature : les feuilles, les branches, les arbres dans le silence, les fleurs, la montagne, les nuages... qui disent la nostalgie de la terre natale.

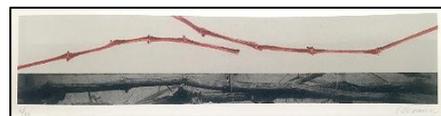
On peut le rattacher à la **figure du « peintre-poète »** :

- son œuvre laisse une grande place aux **rencontres et collaborations** avec d'autres créateurs,
- notamment par des **livres d'artistes** qui reconduisent la tradition millénaire de l'« *ut pictura poesis* », le tressage de l'image et du texte.

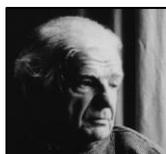
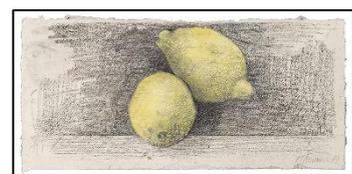
Mais il ne faut pas entendre ses images comme des « illustrations » du texte poétique : il s'agit bien davantage d'un aller-retour, entre les unes et l'autre, en des noces riches et fragiles qui rendent sensibles :



- le large **éventail graphique** de FO : crayon, fusain, pastel, aquarelle, peinture à l'huile, photographie, lithographie, gravure ...
- l'**économie de moyens**, pourtant, de son approche,
- la **présence simple de choses si anodines en apparence** que figurent les œuvres, toute de délicatesse matérielle, sensuelle,

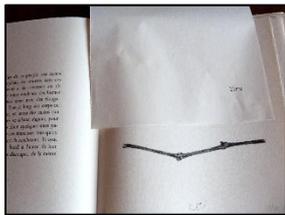


- l'**humilité**, enfin, de ces images dont on comprend bien l'affinité qu'elles développent avec la poésie d'**Yves Bonnefoy, l'ami**, qui dira, évoquant Farhad :



*Il y a eu des peintres pour être spécifiquement et profondément des poètes, dont l'enseignement, la valeur d'exemple, sont irremplaçables pour qui écrit.*

Ils se rencontrent en 1994 et réaliseront pas moins de 16 livres cosignés, noués par une profonde amitié, dans le partage d'une **sensibilité commune** :



- un **minimalisme de l'expression** qui fait fi du lyrisme pour tendre vers une **poésie de l'universel, un espace de méditation**
- une écoute lumineuse de la nature et des petites choses de la **vie simple et ordinaire**

...soit ce que YB nomme **un silence fécond** pour une **POESIE DE L'ADRESSE** :

(...) de fait, en certaines circonstances, le silence se présente à nous comme le lieu d'une **ouverture à ce qui nous dépasse**, comme l'invitation à nous porter au-devant d'un **absolu** qui ne cessera pas de nous requérir parce que nous aurions renoncé à le parer de mots. Il arrive alors qu'il marque d'un sceau éclatant l'intensité et la justesse d'une relation.

Ainsi se tisse le lien de la poésie au monde, dans la délicatesse de l'attention



- à l'infime, loin du spectaculaire ou de la prouesse, au mode mineur, au détail,
  - aux choses de la marge, abandonnées, oubliées,
- dans lesquelles surgit pourtant l'infinie beauté de la nature : **poésie de la présence et de la nudité.**



Pour autant, le réel de l'histoire entre dans les images de FO, même si c'est encore sur le mode de la discrétion et du retrait :

En témoigne son livre, réalisé avec le poète garçois

**Yann Miralles** : *Méditerranée Romance*



- dans le genre poétique populaire de la **Romance**, YM évoque **l'histoire de la Méditerranée**, dans sa beauté luxuriante comme dans la violence de son histoire migratoire.

Ce qui est en jeu, dans l'alliance des vers et des images, c'est **l'expérience d'un salut.**

Elle passe par la **quête d'une liberté et d'une terre** qui consonne profondément avec la sensibilité de FO :

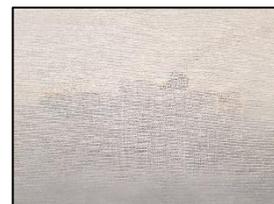


car elle rejoint la maison natale sous la **forme récurrente de l'horizon.**



*Parlons de l'horizon, mes amis, de quoi pourrions-nous parler d'autre ?  
Toujours nous parlons de lui, où plutôt en lui ? Quand nous formons nos projets, quand nous aimons.* YB

L'horizon n'est pas seulement représenté, dans l'œuvre de FO, de façon qu'on pourrait qualifier d'obsessionnelle, mais **figuré** car **toute chose prend la forme de l'horizon** : le bateau qui se confond avec ses limites, les nuages, la montagne où s'ouvre un chemin...



Ce mouvement qui peut sembler encore thématique passe également dans la **dynamique formelle** elle-même, en particulier à travers la prédilection de l'artiste pour les **formats allongés.**



L'horizon, c'est alors :



la danse musicale des herbes, du sarment, du feuillage qui se fait paysage, des cailloux qui jalonnent le chemin...

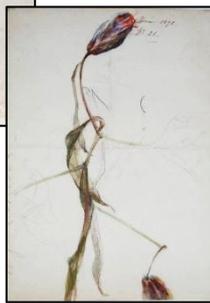


C'est bien par cette ouverture permanente que se dialectise ce qui peut surgir de **mélancolique et sombre** dans l'errance poétique de FO.

La **tension vers le mouvement, vers la vie**, vers la sève présente en toute forme vitale mue par le désir de prolonger son être, est inscrite, dans son imaginaire, dans un **paradigme : celui de l'arbre**.



Les troncs souvent dénudés de FO pourraient ne laisser qu'une impression de tristesse et de deuil mais le peintre s'attache à ce qui y signifie la vie : **les nœuds**, à l'endroit où une branche va naître.



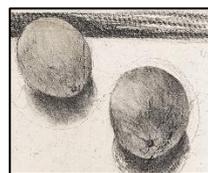
Il y a, dans la vivacité de ses formes, **l'élégance native du végétal**, toujours à l'œuvre, jusque dans son hésitation fragile de funambule.



Cet amour des arbres est profondément inscrit dans la **culture persane**, mais elle se teinte, dans l'histoire de FO, d'une mémoire particulière, liée à son passé en Iran.



Lorsque sa famille arrive en exil à Los Angeles, son père plante 3 arbres dans leur minuscule jardin : **un cyprès, un magnolia, un citronnier**, symboles de leur pays abandonné.



Parallèlement, dans la maison de Téhéran qu'il avait fallu vendre, le nouveau propriétaire coupa ces arbres liés au bonheur de l'enfance.

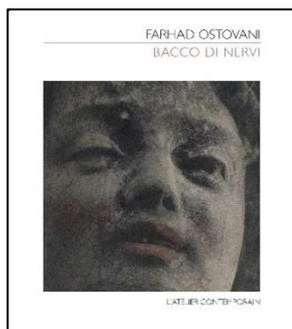
FO raconte ce déracinement, dans tous les sens du terme, dans son livre *Le jardin d'Alioff*, mais nous fait aussi partager ce **paradis perdu** :

*Quand le magnolia fleurissait, c'était une vraie fête pour nous : nous coupions délicatement la fleur pour la mettre en vase, fascinés par sa beauté blanche, entourée d'un côté par des feuilles d'un vert éclatant, et de l'autre, par un brun de sienne mat. Et nous étions émerveillés par son odeur citronnée, frais parfum, à peine plus acide que des fleurs d'orangers ou de citronniers.*



**L'art qui répare** peut ainsi donner lieu à une extraordinaire série de fleurs de magnolia.

C'est encore dans cette perspective d'un art qui soigne les fissures de l'âme que l'on peut s'attarder sur son **Bacco di Nervi** : le Bacchus de Nervi.



Lors d'une autre promenade au jardin, en 2008, en Italie (jardin de Nervi à Gênes), FO tombe en arrêt devant la statue très abîmée, laissée à l'abandon, en exil en quelque sorte, d'un jeune Bacchus.

Le livre qui naîtra en 2019 (livre de variations picturales à partir de photographies) est un ouvrage sur la **fascination exercée par la statue** sur le peintre.



FO n'est pas le premier à tomber amoureux d'une statue et s'inscrit même, par là, dans la longue tradition de l'**agalmatophilie**, depuis le **mythe de Pygmalion**.

Mais, dans cette tradition, le ravissement amoureux ne dit le désir que pour engager une **réflexion sur la relation de l'artiste et son modèle** : en reconnaissant sur le visage de l'autre, fût-il de pierre, **le temps** à la fois comme **puissance destructrice** et comme **force d'amour**, les images de FO instaurent, en lui et avec nous, un **échange qui rompt le repli sur soi-même et la solitude**.

Visage biffé, abîmé qui devient le symbole de la condition humaine, du monde tel qu'il va - dans sa laideur qui produit des humiliés, des exilés - comme dans sa beauté ; il faut pouvoir tenir les 2 ensemble pour continuer de l'aimer.

Se livre ainsi **l'engagement sensible et éthique de F** : amour du monde selon ce qui détermine **l'être-ensemble des hommes** - venus et en quête - **de tous les horizons**.